

Nathalie Nabert

**SEULS
AVEC LE SEUL**

LA SOLITUDE DES CHARTREUX



Nathalie Nabert

SEULS AVEC LE SEUL

Qui passe par la Grande Chartreuse, prend un peu d'élévation pour apercevoir les ermitages et puis s'écarte, emporte avec lui ce goût de l'harmonie et de la simplicité, qui met en état de silence, d'écoute du cœur profond, et qui résume tout le mystère de la vie des chartreux.

L'auteur nous fait entrer au cœur de leur spiritualité en nous montrant comment ils ont su, tout au long de leur histoire, ancrer profondément l'Ordre et la vie des solitaires dans la Tradition. Tradition fidèle à l'intuition de saint Bruno : recherche constante du don le plus absolu de sa vie et de son temps pour être constamment en présence du Seul. Le lecteur découvre comment la Règle, en se fortifiant au fil des siècles, a façonné l'âme des chartreux dans un lieu hors du temps, un feu immuable de prière qui ne s'éteint pas.

« La beauté du Carmel sera donnée à l'âme qui ressemblera à un désert. » GRÉGOIRE DE NYSSE. *Sur le baptême du Christ*

Carmel vivant
Série Eremos – 14

Nathalie Nabert est la première femme doyen de la Faculté des Lettres de l'Institut catholique de Paris. Spécialiste de littérature médiévale, elle travaille en particulier sur la spiritualité de l'Ordre des Chartreux.

Éditions  du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Et maintenant considérez vous-mêmes ces Pères saints et vénérables : Paul, Antoine, Hilarion, Benoît, et tant d'autres dont nous ignorons le nombre ; voyez le profit spirituel qu'ils ont recueilli dans la solitude, et vous reconnaîtrez que la douceur des psalmodies, l'application à la lecture, la ferveur de la prière, la profondeur de la méditation, le ravissement de la contemplation, le baptême des larmes, n'ont pas d'aide plus puissante que la solitude²⁹. »

Guigues I^{er} ne se contente pas, en effet, de compiler les usages de ses prédécesseurs, il les rattache à une tradition pérenne et fondatrice de l'histoire du monachisme, utilisant les lumières de sa connaissance des Écritures et des règles monastiques pour étayer ce que la tradition orale avait gardé des observances initiales. Ainsi, parmi les sources inspiratrices qui lui permirent de structurer les *Coutumes*, il faut retenir la *Regula solitariorum*³⁰ de Grimalaicus, les écrits de saint Pierre Damien³¹ dont Guigues utilise parfois le vocabulaire, la *Règle* de saint Benoît et, pour la liturgie, le rituel canonial de Saint-Ruf dont deux membres de la première communauté étaient d'anciens chanoines. Dom Maurice Laporte qui a étudié ces sources³², estime que Guigues a procédé par emprunt et élimination afin d'ajuster aux usages cartusiens ce qui était en vigueur ici et là.

On peut en juger pour la formule de profession monastique des pères et des frères, présentée aux chapitres XXII,23,24,25 et 73,74,75³³, qui est un juste équilibre entre les formulations partielles du cénobitisme occidental présentes dans la *Règle* de saint Benoît³⁴ et la *Règle du Maître*³⁵ et celles de l'érémisme, tel que Grimalaicus pour les reclus et saint Pierre Damien pour les Camaldules les évoquent dans la *Règle des solitaires*³⁶ et dans les écrits de Font Avellane³⁷.

Ainsi la comparaison entre les professions cartusiennes des pères et des frères et celle en usage à Cluny et dans les Ordres dérivés est-elle révélatrice de l'appropriation cartusienne des formules en vigueur, comme on peut le constater ici :

– Profession en usage à Cluny : « Moi frère N. je promets stabilité monastique, conversion de mes mœurs et obéissance selon la Règle de saint Benoît devant Dieu et ses saints dans ce monastère qui est construit en l'honneur des bienheureux apôtres Pierre et Paul en présence de Dom N... Abbé³⁸. »

– Profession du novice chartreux : « Moi, Frère N..., Je promets la stabilité, l'obéissance et la conversion de mes mœurs, devant Dieu et ses saints, et les reliques de cet ermitage, qui est construit à l'honneur de Dieu et de la Bienheureuse Marie toujours Vierge et de saint Jean-Baptiste, en présence de Dom N..., Prieur +³⁹. »

– Profession d'un convers : « Moi, Frère N..., Je promets l'obéissance et la conversion de mes mœurs, et la persévérance tous les jours de ma vie dans ce désert, devant Dieu et ses saints, et les reliques de cet ermitage qui est construit à l'honneur de Dieu et de la bienheureuse Marie toujours Vierge et de saint Jean-Baptiste, pour honorer Notre Seigneur Jésus-Christ et pour le salut de mon âme, en présence de Dom N..., prieur. Et si jamais je tente un jour de m'enfuir ou de partir d'ici, il sera permis aux serviteurs de Dieu présents dans cette maison de me rechercher avec la pleine autorité de leur droit, et de me rappeler de force et avec rigueur à leur service +⁴⁰. »

L'examen des deux formules cartusienne et clunisienne montre tout d'abord le déplacement de l'ordre des mots dans le début de l'affirmation avec l'encadrement, dans la version cartusienne, de l'obéissance par les vœux de stabilité et de conversion des mœurs, puis la disparition de la mention de l'engagement

suivant la *Règle* de saint Benoît, la substitution du terme désert – *heremi* – au terme monastère – *monasterio* – et enfin, l’invocation des reliques, de la bienheureuse Marie toujours vierge et de saint Jean-Baptiste à la place des apôtres Pierre et Paul. Ces différences sensibles indiquent très clairement le démarquage opéré par les chartreux : le statut d’ermite représenté par le terme *heremi* et l’effacement de la référence à la *Règle* de saint Benoît qui renvoie à une structure législative cénobitique s’affirme. L’identité propre construite autour de l’obéissance jugée fondamentale pour des solitaires et dûment rappelée dans les *Coutumes* au cœur même de l’oraison sur le novice est revendiquée :

« En effet, puisque l’obéissance doit être observée avec un grand zèle par tous ceux qui ont décidé de vivre la vie religieuse, elle doit l’être cependant avec d’autant plus d’amour et d’attention qu’ils ont embrassé une vocation plus stricte et plus austère⁴¹. »

Et les caractéristiques de la vocation contemplative et érémitique sont suggérées par la présence sanctifiante des reliques et la référence à Marie et à Jean-Baptiste, l’un et l’autre emblématiques de l’apostolat silencieux et solitaire des chartreux et qui en sont nommément les patrons et les inspireurs⁴².

Ces remarques permettent de confirmer le caractère propre de la vocation cartusienne et la fonction d’anamnèse des *Coutumes* qui consignent bien une pratique en vigueur, comme le dit le Prologue⁴³ sans se couler entièrement dans le moule de la tradition du monachisme occidental.

STABILITÉ DE L’ORDRE,

« *STAT CRUX DUM VOLVITUR ORBIS* – LA CROIX

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le plus fidèle comme à la nourrice et à la maîtresse de tout¹⁸ ». « L'âme aimante, entourée de toutes parts des occupations et des pensées extérieures et ornée à l'intérieur des saintes vertus, est le temple de Dieu, la cour royale, la chambre nuptiale, la chambre royale et parfumée et, puisqu'elle a reçu en elle de façon invisible le bon vin, le vin des grâces divines données de façon divine, elle est sans aucun doute la cave à vin¹⁹ ».

Lieu de quiétude, de jouissance et de recomposition de l'âme pour celui qui, par fidélité, y revient comme à la source, la cellule est aussi le lieu du dépouillement, elle peut même devenir « une prison, un tombeau pour un vivant », ainsi que le rappelle Guillaume de Saint-Thierry dans sa *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*²⁰ et mettre en fuite le novice qui découvre que les conditions physiques de sa solitude et de son silence, loin d'offrir les arômes d'un jardin paradisiaque, dressent devant lui le chemin escarpé et douloureux du combat spirituel. Voilà pourquoi les paroles adressées aux novices à travers les âges présentent cette égale réserve qu'il ne faut pas prendre pour de la froideur mais pour une sage prudence, amère et douce comme il convient à un remède efficace ainsi que l'image en est souvent appliquée à ces premiers conseils : « Au novice qui demande la grâce d'entrer, on propose les points durs et austères de la vie qu'il désire embrasser, et on place devant ses yeux, dans la mesure du possible, toute l'humilité et l'aspérité de cette vie²¹. »

La séparation ainsi réalisée par les barrières naturelles du désert, de la clôture et de l'ermitage qui garantissent les conditions de la solitude, le silence peut se faire, mais quel silence, quand il reste tout de l'être humain confronté à sa mémoire et à ses sens ?

FAIRE SILENCE : DE L'EFFACEMENT AU VIDE

Le silence commence dans les profondeurs de l'effacement. Être sans laisser paraître, demeurer enfoui loin des feux du monde, selon la devise de saint Paul inscrite à la porte d'entrée du monastère de la Grande Chartreuse, comme un rappel de la vocation originelle : « car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3,3), tels sont les fondements du silence cartusien. Cela justifie que, par humilité, il n'y ait pas de père abbé, mais un prieur, Bruno de Cologne lui-même ayant renoncé à l'épiscopat. Aucune marque de dignité ne distingue, en conséquence, le prieur de ses frères. Guigues I^{er} fait de ce point, dans ses *Coutumes*, une marque propre des chartreux en insistant particulièrement sur l'exemple de stabilité que constitue pour la communauté le père prieur : « Le prieur ne sort jamais des limites de son désert. Son siège, où que ce soit, et son habit ne diffèrent de ceux des autres par aucune marque de dignité ou de luxe, et il ne porte rien qui le fasse apparaître comme prieur. On lui fait seulement une inclination, légère d'ailleurs, quand il se rend au lectoire ou en revient, ou quand on passe devant lui : et quand il approche de quelques-uns, ceux-ci se lèvent²² ». Cet effacement qui rejoint le chapitre 7 sur l'humilité de la *Règle* de saint Benoît²³ est également appliqué aux activités d'écriture et de publication qui doivent demeurer anonymes pour éviter la tentation de la notoriété, du moins du vivant des auteurs. L'histoire de l'Ordre a admis peu d'exceptions à ce sujet. Dom Augustin Guillerand fit partie de ces exceptions car il fut longtemps prêtre séculier avant d'intégrer l'Ordre. Mais une des premières éditions de *Silence cartusien*²⁴ ne portait pas de nom d'auteur pas plus que les éditions successives de *Amour et Silence*²⁵ de Dom Jean-Baptiste Porion. L'enfouissement est donc une vertu d'humilité, fondement du silence cartusien, qui justifie la retraite au désert comme l'explique le chapitre 14 des *Statuts* des chartreux :

« Dieu a mené son serviteur au désert pour parler à son cœur ; mais seul, qui se tient à l'écoute dans le silence, perçoit le souffle de la brise légère où le Seigneur se manifeste. Au commencement, il faut un effort pour se taire ; mais si nous y sommes fidèles, peu à peu de notre silence même naît quelque chose en nous qui nous attire à plus de silence²⁶. »

Ce « plus de silence » s'accompagne, conjointement à l'effacement, de la continence des besoins et des paroles qui instaure une véritable quiétude favorable au recueillement.

Dès l'origine de l'Ordre, les chartreux ont clairement exposé et justifié leur engagement à vivre dans la pauvreté, maintes fois évoqué dans les *Coutumes*, comme un principe vital de détachement et de recentrement sur la vie divine. De là se dégage une atmosphère de simplicité et de rusticité de l'univers cartusien aussi bien dans le vêtement que dans le mobilier et la décoration qui confine au vide. Ainsi l'exprime le chapitre 28 des *Coutumes*, consacré « aux objets de la cellule » à propos du vêtement, en adaptant aux exigences cartusiennes le chapitre 55 de la *Règle* de saint Benoît : « Le solitaire n'aura point de souci de la grossièreté et de la couleur de tout ce qui regarde le lit ou le vêtement. Car à tous les moines, mais à nous surtout, il convient assurément de porter des vêtements humbles et usagés, et de se servir en tout d'objets sans valeur, pauvres et misérables²⁷. » Cette rigueur de la pauvreté aura pour conséquence le soin pris à ne rien accepter sans autorisation et à se débarrasser régulièrement des cadeaux faits auprès d'un autre, comme le rappellent encore les *Coutumes* de Guigues I^{er} aux chapitres 58,2 et 59,1²⁸ et comme en atteste l'attitude de saint Antelme de Chignin, au XII^e siècle, qui, succédant à Bernard de Portes comme prieur, et trouvant un monastère en pleine prospérité ayant beaucoup de biens accumulés, ainsi que des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2. UNE VIE DE RECUEILLEMENT

« *Le recueillement est un oubli lucide*¹ ».

Cet aphorisme de Dom Jean-Baptiste Porion, dans sa rigoureuse simplicité, énonce l'essence même du retrait du monde et de l'enfouissement en Dieu, qui est le sens et la fin de la vie solitaire. La déclinaison du recueillement se fait à partir d'un appel intime, d'une prédisposition personnelle et d'une patience éprouvée dans l'art de s'oublier : « L'appel intérieur, le dépouillement et l'abandon portent leur fruit, la rencontre avec Dieu se fait plus silencieuse, plus sûre et plus simple² », écrit-il encore pour affiner ce premier trait de la vie contemplative. Ainsi, l'oubli de soi, du monde, des désirs, de la complexité des appétits et des besoins assainit-il le regard et les intentions et conduit-il à la lucidité, cette lumière intérieure – lucidité vient du latin *lux* –, qui permet de saisir les choses telles qu'elles sont dans leur nudité et leur simplicité originelle. Mais cette opération ne se fait pas sans un certain démenti de nos préjugés et de nos réticences, sans un combat spirituel qui ajuste la volonté aux impératifs du recueillement, comme le précise au XV^e siècle Denys le Chartreux, dans son traité de *La vie et la fin du solitaire* : « Toi qui habites une cellule, que celle-ci te suggère, si tu peux le comprendre, que toi, qui es mort et enterré pour ce monde, tu dois être vivant pour le Christ seul. Voici, si je ne me trompe, ce qui concerne particulièrement notre vie religieuse : ne rien chercher comme consolation ou repos dans

cette vie, ne pas vouloir recevoir des biens dans la vie présente, rejeter davantage les honneurs, se réjouir d'être soumis et méprisé, désirer la pauvreté, repousser de sa vie intérieure non seulement les occasions, mais aussi les désirs. Nous n'entrons pas en cellule pour goûter le repos, le pouvoir ou les plaisirs, mais pour le combat et l'affrontement³ ».

Telle est la définition du combat spirituel du solitaire faite de simplification, d'abandon de soi et d'offrande.

SE SIMPLIFIER : LA VOCATION COMPLÉMENTAIRE DES FRÈRES ET DES PÈRES ET LA LOI DE L'UNIQUE NÉCESSAIRE

La simplification est chose ardue, elle passe par une comptabilité rigoureuse des possibles et par la soustraction du superflu. Dans l'Ordre des Chartreux, elle est à l'origine de la structure communautaire qui allie la vocation des pères et des frères, des sœurs de chœur et des converses où chacun et chacune s'appuie sur l'autre pour vivre pleinement sa destinée contemplative. Les figures de Marthe et Marie, comme nous l'avons déjà observé, sont au centre de la conception cartusienne de la vie solitaire comme les deux piliers d'une même intention que les *Statuts* éclairent de leur sagesse : « À Marthe d'exercer un ministère digne d'éloge il est vrai, mais non dépourvu de soucis et de troubles ; qu'elle laisse seulement sa sœur assise aux pieds du Christ, où toute libre et disponible, elle voit qu'il est Dieu. Elle purifie son esprit, recueille sa prière en son cœur, écoute le Seigneur lui parler au-dedans ; ainsi selon la faible mesure possible à qui contemple par reflet et en énigme, elle goûte et voit combien il est bon ; en même temps elle prie pour Marthe et pour tous ceux qui travaillent comme elle⁴ ». Cette rubrique des *Statuts*, qui reprend les données du chapitre 20 des

Coutumes, déploie amplement la spécificité de la double vocation cartusienne à la vie contemplative, et à la vie active et contemplative qui est celle des convers et converses. La référence à Marthe et à Marie dans Luc 10,39-41 structure le paradigme de cette bipartition sur le modèle évangélique désigné par le Christ Lui-même comme les deux modes de vie de ceux qui choisissent la voie de la sanctification, à l'écoute du Verbe divin, à travers un engagement total et entier.

Et cela en dit long sur la solidarité mutuelle des deux vocations qui, relevant l'une de l'autre, nouent le lien intime d'une prière continue. Ainsi la vie érémitique peut-elle s'établir sur ce principe d'humble compensation entre les vocations où chacun trouve en l'autre l'encouragement à ses efforts.

Les chartreux ne sont pas les seuls à avoir pris comme modèles Marthe et Marie. C'est même un parangon de la vie monastique. L'auteur anonyme du *Nuage d'Inconnaissance*⁵, au XIV^e siècle, s'est référé à elles pour défendre les principes d'une vie contemplative que certains estiment inutile et pour le moins inefficace dans le monde : « De même que Marthe se plaignait de sa sœur Marie, encore aujourd'hui les actifs se plaignent des contemplatifs. Dans quelque communauté de la terre que ce soit, régulière ou séculière, sans exception, il est des hommes et des femmes, quels qu'ils soient, qui se sentent poussés, par la grâce et sur l'avis de leur directeur spirituel, à abandonner toutes les activités extérieures pour s'abandonner entièrement à la vie contemplative au mieux de leur capacité et de leur conscience, avec l'accord de leur directeur spirituel⁶. » Cette réflexion de l'auteur anonyme du *Nuage d'Inconnaissance* qui milite pour une liberté d'engagement au service de Dieu met bien en évidence cette part sensible d'une existence à la fois soumise aux nécessités matérielles de la vie et désireuse de tout céder des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui en se rendant à Rome. Il s'agit d'une missive envoyée aux frères convers, qui ne savent pas forcément lire et qui se fient dès lors à la tradition des Saintes Écritures confiées à leur mémoire et à leur pratique cordiale de la méditation : « Je me réjouis moi aussi, car bien que vous n'ayez pas la science des lettres, le Dieu Tout-Puissant grave de son doigt dans vos cœurs non seulement l'amour, mais la connaissance de sa loi sainte : vous montrez en effet par vos œuvres ce que vous aimez et ce que vous connaissez. Car vous pratiquez avec tout le soin et le zèle possibles la véritable obéissance, qui est l'accomplissement des vœux de Dieu, la clef et le sceau de toute l'observance spirituelle⁴² ». Se laisser agir par la Parole de Dieu, y prendre goût dans l'observance de la tradition avec des moyens humains inscrits dans les principes de silence originel voulu par saint Bruno et ses compagnons, tissent un art d'oraison à la fois tributaire des prédécesseurs et original. Voilà pourquoi la figure du mendiant spirituel s'impose avec force au cours des siècles ; relevant de cet attachement à la simplicité intérieure, elle contribue à valoriser la figure du pauvre en esprit et à promouvoir les formes brèves de la prière et les aspirations intérieures en concurrence avec l'oraison mentale.

Dans sa deuxième Méditation, Guigues II le Chartreux présente en action l'attitude de ce pauvre spirituel sous le regard de Dieu, entièrement résumée dans l'abandon de celui qui, ne possédant rien, reçoit tout de Dieu :

« Parlez, Seigneur, au cœur de votre serviteur, afin que mon cœur s'entretienne avec vous. Parlez à l'orphelin qui a été abandonné entre vos mains. C'est à vous que le pauvre s'abandonne, vous serez un secours pour l'orphelin⁴³. »

Fondée sur le psaume 10,14, cette méditation s'inscrit dans la perspective du chant du serviteur souffrant et confiant – « Le

Seigneur Yahvé me vient en aide, c'est pourquoi je ne ressens pas les outrages » (Is 50,7) – et prolonge le principe de l'éloge de la pauvreté en vue des richesses célestes évoquée dans la première béatitude de Matthieu (Mt 5,1) et dont Hugues de Balma reprend la thématique dans la partie de son traité consacrée à la voie illuminative :

« Je m'incline donc vers ceux dont les désirs continuels provoquent ma prodigalité, sans mépris pour les pauvres, car “je suis humble de cœur”, car plus l'esprit aura été pauvre des richesses de la terre, plus rapidement en l'unissant à moi, je l'élèverai vers les noces royales, devenu quant à moi plus semblable à lui au-dessus des limites de la nature humaine⁴⁴. »

L'image du serviteur souffrant et abandonné génère donc celle du mendiant spirituel, cheminant vers Dieu, les mains ouvertes, dont les écrits cartusiens tireront au fil des siècles une fécondité spirituelle et esthétique qui rappelle non seulement l'attitude du suppliant décrit par Jean Climaque dans son *Échelle sainte*⁴⁵, mais encore la perspicacité de Bruno de Cologne évoquant l'offrande cordiale de ses frères convers illettrés, enseignés directement par le doigt de Dieu gravant sa présence dans leur cœur⁴⁶. Guigues du Pont consacre à cette pauvreté d'esprit une des plus belles pages de son *Traité sur la contemplation* :

« Le pécheur fidèle doit pourtant avoir bien soin de ne jamais mettre son assurance dans ses mérites, dans quelque état qu'il se trouve, mais de s'avancer les mains vides pour mendier l'aumône du Seigneur, tout comme un pauvre petit mendiant entièrement dépouillé⁴⁷. »

La prise en compte de la faiblesse de l'homme et de son peu d'aptitude à l'oubli de soi en Dieu, esquissera au cours des siècles une physionomie de la petitesse dans laquelle les auteurs chartreux verront la valeur apostolique de leur vie cachée en

Dieu, ainsi que le rappellent, au XVII^e siècle, Dom Innocent Le Masson dans des *Avis spirituels*, et plus proche de nous, Dom Jean-Baptiste Porion dans un de ses sermons adressé à ses frères :

« Il faut ensuite entrer en entretien avec son Dieu sans se mettre en peine de la composition des paroles, ni faire grand état de la suite du discours ; car cela nuit aux bonnes affections et appartient plutôt à l'étude qu'à l'effusion sincère d'un cœur qui vient, comme une eau limpide, se répandre devant Dieu [...] Et c'est ainsi qu'une âme fidèle doit imiter ce pauvre mendiant. Il faut que, comme un autre Lazare, se jetant en esprit devant Dieu, couverte de plaies, mais brûlant de recueillir les miettes qui tombent de la table, elle lui découvre ses misères et lui expose ses besoins⁴⁸. »

Ainsi le mouvement qui s'affirme, dès les premiers temps de la Chartreuse, dans la pratique de l'oraison, dessine-t-il une intériorisation et une simplification de cette pratique qui, à travers la triple voie des exercices spirituels – lecture, méditation, oraison –, conduit de la prière méditative à la prière continue, empruntant ses formes à l'oraison mentale et à l'oraison brève ou oraison jaculatoire. Celle-ci est une véritable étincelle de prière, parfois réduite à quelques versets psalmiques faisant de la bouche « la porte du cœur » ne devant « s'ouvrir que pour la louange de Dieu », ainsi que l'écrit Vincent d'Aggsbach, au XV^e siècle, dans son *Dialogue sur la vie de cellule*⁴⁹. À la même époque Denys le Chartreux qui, dans son *De Oratione*, rédige un traité complet sur la prière doublé d'un traité complet sur la contemplation dans son *De contemplatione*⁵⁰, présente la prière sous la forme classique de la supplication (*obsecratio*) invoquant la grâce de Dieu, de la requête (*postulatio*) qui vise les biens éternels, et de l'action de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rite de bénédiction du postulant et de sa cellule, comme en témoigne le film *Le Grand Silence*, réalisé en 2006 par Philip Gröning, qui montre la vie quotidienne des moines de la Grande Chartreuse. Mais les modalités pour être admis au noviciat sont plus complexes et plus longues. Le chapitre des *Statuts* contemporains consacré au novice, moins sec que celui de Guigues, met en évidence la profondeur mystique d'une vie entièrement adonnée à Dieu dans la solitude : « Ceux qui, brûlant d'amour divin, en quête d'éternel, aspirent à quitter le monde, doivent à leur arrivée chez nous se sentir accueillis par le même esprit⁸. » De là la prudence qui consiste à bien comprendre les motivations du postulant, et pour cela celui-ci est non seulement invité à régler les affaires qu'il a dans le monde et à achever ce qu'il y avait commencé, notamment les études, mais il est, en outre, interrogé sur sa famille, son passé et sur ses aptitudes physiques et psychiques. Il doit en conséquence accepter l'expertise d'un médecin connaissant bien la vocation cartusienne. À l'issue de ce temps de probation, sa candidature ne peut être admise que par « le prieur et la majorité de la communauté » qui aura estimé le candidat « suffisamment religieux, mûr et robuste pour soutenir le poids de l'observance⁹. » Après avoir passé quelques jours dans la communauté, l'aspirant est revêtu du manteau noir des postulants de la main du maître des novices et initié aux différents aspects de la vie cartusienne. Sa postulation peut durer de trois mois à un an, à l'issue de quoi, s'il s'est montré « humble, obéissant, chaste, digne de confiance, religieux équilibré, apte à la solitude et courageux au travail, on pourra alors le présenter à la communauté, y compris les donnés perpétuels¹⁰ ». Si la plus grande partie de la communauté le juge apte à être reçu, le prieur peut l'admettre dans la famille cartusienne sous l'habit monastique. Commence alors le

noviciat qui dure deux ans ou plus si nécessaire. Le même rite se perpétue à travers les siècles, seul change le temps de probation, allongé, compte tenu de l'évolution des psychologies et des besoins de nos sociétés modernes.

Le rite de profession parachèvera cette consécration du novice à une vie divine.

L'abondance de détails sur le cérémonial de la profession des novices dans les *Coutumes* est là pour noter l'originalité des formules employées et marquer la symbolique de la consécration du corps. Deux chapitres des *Coutumes*, respectivement les chapitres 23 et 74¹¹, reproduisent la formule de profession monastique des moines de chœur et des moines convers, – nous les avons déjà évoqués dans notre prologue, au chapitre de la naissance d'un Ordre. Ces formules sensiblement différentes sont l'aboutissement d'un itinéraire spirituel et d'une codification juridique d'une demande d'engagement solennel devant la communauté. Toujours en vigueur aujourd'hui, mais amputée de sa dernière partie pour celle des frères afin de la rendre semblable presque en tout à celle des pères, suivant un mouvement d'assimilation qui s'est fait au cours des siècles, la profession solennelle des chartreux est le juste équilibre entre les formulations partielles du cénobitisme occidental, présentes dans la *Règle* de saint Benoît¹² et la *Règle du Maître*¹³, et celles de l'érémisme, tel que Grimlaïcus pour les reclus et saint Pierre Damien pour les Camaldules les évoquent dans la *Règle des solitaires*¹⁴ et dans les *Écrits de Font Avellane*¹⁵. Le particularisme cartusien est donc présent dans le droit, dans la parole efficace et dans le geste qui accomplit la parole dans l'espace. L'histoire de l'Ordre des Chartreux diversifiera la profession avec le temps en profession simple ou temporaire et en profession des rendus laïcs supprimés en 1570 et des donnés

apparus sous le généralat de Dom Basile au XII^e siècle et dont le statut temporaire ou perpétuel toujours existant s'est affirmé selon Dom Maurice Laporte : « comme un état religieux propre répondant à la vocation de certaines âmes, pour lesquelles il est l'instrument de sanctification qui leur convient spécifiquement », les conduisant par une « montée lente, régulière, continue, vers la vie religieuse¹⁶. »

Mais rappelons les gestes qui signent l'espace de l'engagement corporel. C'est au cours de la messe que la profession du novice est reçue par le prieur et la communauté. Cette profession est écrite par le novice, s'il sait écrire, authentifiant ainsi lui-même la demande juridique qui va transformer toute sa vie. Quant au frère dont *Les Coutumes* laissent à penser qu'il ne sait pas écrire, il substitue à l'acte de rédaction la demande en personne, « de sa propre bouche » disent *Les Coutumes*, à un tiers, d'écrire sa profession qu'il signe de sa propre main d'une croix. S'approchant du coin droit de l'autel après l'Évangile et l'offertoire, il la fait lire par le diacre en la tenant toujours dans la main, puis la dépose sur l'autel après avoir baisé celui-ci. Ensuite vient l'inclination devant le prêtre pour recevoir la bénédiction. Dans ce cérémonial de la déposition de la cédule sur l'autel, commune aux pères et aux convers de façon originale et unique en Chartreuse, il faut voir autant une représentation physique de la donation de soi devant la communauté qui légitime la demande du novice, qu'une caution extralinguistique empruntée à l'espace sacré qui codifie les mouvements. Le geste personnel de l'écriture, de la signature transmet à l'objet par le toucher l'engagement de la personne. Le contact buccal avec l'autel des reliques et de la consécration eucharistique effleure ainsi la sacralité de l'autel à la fois reliquaire et réceptacle de la transformation des espèces. Le code gestuel vient donc garantir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'humilité cartusienne qui confesse avant toute chose d'avoir « péché par *orgueil*, en pensée, en parole, par action et par omission⁶⁸. » Cette mention de l'orgueil propre aux chartreux rappelle les principes de l'enfouissement au désert et de la vie cachée en Dieu au nom de l'humble présence qu'est la consécration en solitude.

DEMEURER DANS LA GRÂCE : LAISSER ÊTRE DIEU

La vie de grâce s'établit donc à partir de ce point d'équilibre entre le silence, le cœur à cœur avec Dieu dans la cellule et la louange communautaire à l'Église dont l'Eucharistie est le sommet. Et, « le sanctuaire du cœur », dont l'image est inspirée de l'enseignement du Christ sur la prière⁶⁹, devient dès lors le lieu de l'Esprit comme l'écrit Bernard de Portes au reclus Raynaud :

« Alors confiant dans le secours de l'Esprit Saint qui, selon la parole du Seigneur, enseigne aux saints à prier “en des gémissements ineffables”, entre dans le sanctuaire de ton cœur, ferme la porte aux vanités et aux pensées impures, dont l'ennemi tente de t'envahir, et prie ton Père en secret. En tout temps, selon tes possibilités et la grâce du Seigneur, mais surtout en ces moments-là, garde ton cœur avec un soin extrême⁷⁰ ».

Sanctuaire, tente de Moïse et chambre secrète, ainsi que le désigne souvent Guigues du Pont dans son *Traité sur la contemplation*⁷¹, le cœur est le lieu de la rencontre avec Dieu et de la veille où se vit, lorsque l'oraison est devenue, dans le silence, pure contemplation, un second baptême, celui de l'onction de la présence divine :

« Alors l'âme aimante est doucement ointe pendant que, par grâce, elle touche dans sa chambre secrète celui qui a reçu l'onction plus que ses compagnons et qu'elle porte la main sur lui. C'est là que l'âme aimante prend conscience parfois de la présence du bien-aimé entièrement désirable jusqu'à un tel embrasement qu'elle goûte par avance à quel point Dieu est un feu consumant et la source de vie, le feu, la charité et l'onction spirituelle⁷². »

Ainsi la prière passée dans le cœur devient-elle le lieu de l'émigration en Dieu chanté par Évagre le Pontique dans son *Traité sur l'oraison* : « Voilà donc le chemin de l'oraison : il va des larmes de la pénitence (...) à travers des purifications progressives d'âme et d'intelligence, dans l'abandon à la volonté de Dieu (...) à la paix et au repos ineffable de la contemplation de Dieu. C'est une émigration en Dieu⁷³. »

Imprégnée par cette école de silence où Dieu habite les cœurs humbles et dans laquelle ceux-ci se donnent dans un échange harmonieux, dont Lansperge a abondamment témoigné, au XVI^e siècle, dans son *Discours en forme de lettre de Notre Seigneur Jésus-Christ à l'âme dévote*, l'oraison solitaire, baignée par l'atmosphère de la liturgie qui structure la vie du moine, s'élève jusqu'à la contemplation amoureuse à la fois blessure d'amour et repos en Dieu : « Demandez-moy donc sans cesse ma miséricorde et ma grâce, sans vous appuyer sur vos œuvres, ou sur votre propre mérite, et mettez toute votre confiance dans le seul ouvrage de la rédemption et de ma miséricorde⁷⁴. »

Se quitter soi-même pour trouver Dieu, voici bien ce qui caractérise à la fois une déprise de soi et un abandon à la grâce dont les manifestations sensibles, largement décrites par Guigues II le Chartreux dans sa *Lettre sur la vie contemplative* à

propos des fruits de la contemplation, renvoient aux sens spirituels, au baptême des larmes et à la consolation de Dieu : « Ces soupirs et ces larmes sont les admirables petits présents et les douceurs que t'a décernés et conférés ton Époux. En ces larmes, il t'a apporté un breuvage à pleine mesure. Elles sont pour toi un pain de jour et de nuit, le pain qui fortifie le cœur de l'homme, plus doux que le miel qui découle des rayons⁷⁵. » Le langage sponsal et eucharistique dévoile l'intimité du rapport établi avec Dieu à l'issue d'un long chemin d'ascèse et de vigilance, cette garde du cœur si nécessaire à la vie intérieure et il fait goûter la saveur de Dieu. Mais la vie solitaire, dans sa pleine et entière vocation, est avant tout un renoncement à soi et, de même qu'il convient au moine de quitter le monde, de même il lui convient de ne pas s'habituer au passage de la grâce dans sa vie de prière et d'abstinence. Guigues II en fin psychologue, s'attache particulièrement à rappeler cette sainte indifférence au passage de la grâce, faute de quoi l'âme risque de s'entacher de l'impureté de l'esprit de possession. Guigues II souligne par ces propos, fortement imprégnés du langage du *Cantique des cantiques*, la liberté des motions intérieures : « Ne crains rien ô épouse, ne désespère pas, ne te crois pas méprisée, si pour un peu de temps l'Époux te dérobe son visage. Tout cela concourt à ton bien ; le départ comme la venue de l'Époux sont un gain pour toi. Il est venu pour toi et c'est encore pour toi qu'il se retire. Il est venu pour ta consolation, il se retire par prudence, pour que la grandeur de la consolation ne t'enorgueillisse pas, de peur que si lui, l'Époux, demeurerait toujours avec toi, tu ne commences à mépriser tes compagnes et que tu n'attribues cette consolation, non plus à la grâce, mais à la nature. Or cette grâce est donnée quand le veut l'Époux et à qui il veut ; elle n'est point possédée par droit héréditaire⁷⁶ ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

première version est en moyen anglais, il a écrit une *Épître de la direction intime*, édition par D. M. Noetinger, Solesmes, 1977.

Oswald de Corda : Entré à la chartreuse de Nord-lingen vers 1405, il fait une seconde profession à la Grande Chartreuse vers 1414, où il devient vicaire. En 1427-1428 il a une correspondance avec Jean Gerson chancelier de Paris. Il meurt en 1434 à Perth. Il a écrit un ouvrage technique sur la copie des manuscrits en 1410 : *l'Opus pacis*. L'édition de ce traité est prévue dans le *Corpus Christianorum*.

Porion (Jean-Baptiste) : Maximilien Porion est né à Wardrecques (Pas-de-Calais) en 1899. Il fait profession à la Valsainte en 1925, Vicaire de cette Maison, il est nommé procureur général en 1946. Il est mort en 1987. Il est l'auteur de sermons et de différents écrits spirituels dont *Amour et silence*, Paris, éd. Seuil, 1951.

Robert de Saint-Martin : Moine de la chartreuse de Notre Dame du Parc au XIV^e siècle, il est l'auteur du *Chastel périlleux*, écrit en français à l'intention de sa cousine fontevriste. Ce texte est édité par sœur Marie Brisson dans *Analecta cartusiana*, n° 19, 2 vol, Salzbourg, 1974.

Sutor (Pierre Cousturier, dit Sutor) : Né à Chéméré-le-Roy (Mayenne) il est docteur de la Sorbonne quand il entre à la chartreuse de Paris en 1510. Il fut prieur de Valdieu en 1514, de Paris en 1517, de Troyes en 1519, du Parc en 1525 et visiteur de la province de France. Il est mort en 1537. Il est l'auteur de plusieurs écrits marqués par la scolastique et d'un traité sur la vie cartusienne : *De vita cartusiana*, éd. Paris, 1522.



SOMMAIRE

PROLOGUE :

NEUF CENTS ANS DE SOLITUDE

1. UNE VIE DE SILENCE

S'éloigner : de l'invention du désert à l'architecture du silence

Faire silence : de l'effacement au vide

Éteindre les pensées : du temps humain au temps divin

2. UNE VIE DE RECUEILLEMENT

Se simplifier : la loi de l'unique nécessaire

Se quitter : les régulations de l'ascèse

S'offrir : l'imitation de Jésus-Christ

3. UNE VIE DE GRÂCE

Pratiquer les sacrements : rites de transition et de sanctification

S'approcher de l'Eucharistie : les gestes et les paroles de la liturgie

Demeurer dans la grâce : laisser être Dieu

ÉPILOGUE :

LA PAIX DE DIEU

Notices sur les auteurs chartreux cités

Dans la collection Eremos :

1. *Et l'esprit nous pousse au désert*, Un frère Carme
2. *L'Hésychia*, Un frère Carme
3. *Instruction spirituelle pour ceux qui pratiquent la vie érémitique*, Thomas de Jésus
4. *Le jardin clos*, Un frère Carme
5. *La solitude pour Dieu*, Frère Jean-Fabrice
6. *La lumière virginisante*, Un frère Carme
7. *Institution des premiers moines*, Philippe Ribot
8. *Le sang de l'âme*, Un frère Carme
9. *Les sens spirituels*, Un frère Carme
10. *Les degrés de la solitude*, Frère Jean-Fabrice
11. *L'esprit de feu et le Carmel*, Un frère Carme
12. *La prière de nuit*, Un frère Carme
13. *Et la femme fut conduite au désert*, Un frère Carme